



À l'occasion du Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale, qui se tiendra le 1<sup>er</sup> mai à Arras, dans le Pas-de-Calais, et dont l'Humanité est partenaire, l'association Colères du présent a invité les écrivains Roberto Ferrucci et Patrick Varetz, ainsi que

la photographe Claire Fasulo à jeter un regard personnel sur le bassin minier, son paysage et ses habitants. Regards croisés et chemins de traverse de trois auteurs qui seront présents, avec des dizaines d'autres, à ce salon. 1/6

**COLERES  
du  
PRESENT**

LE BASSIN MINIER VU PAR...

# Raconter un territoire, entre passé et présent

Notes sur carnet et notes visuelles ne portent pas seulement en elles le récit d'un regard, elles racontent, presque comme s'il s'agissait d'un journal intime.

C'est depuis que j'ai commencé à écrire que j'étudie (j'étudie des récits, des enquêtes, des essais), que j'interroge les gens (j'ai interrogé professeurs, écrivains, lecteurs, journalistes) et que je ne cesse de me demander quelle serait la façon la plus adaptée, la plus efficace, de prendre des notes pour ensuite rédiger un texte. En particulier, comme dans ce cas-là, un texte lié à un territoire, à son histoire, ses habitants, sa politique, ses contrastes entre passé et présent. Comment raconter un territoire qui, depuis des années, voit triompher le Front national ? Qu'est-ce que je peux dire de nouveau sur cette région qui a vécu de l'exploitation minière, laquelle consistait surtout à exploiter les hommes qui y travaillaient au sacrifice de leur santé et, souvent, de leur vie ? Est-ce que j'arriverai à rendre la multiplicité et la complexité de ce croisement, depuis des générations maintenant, de différentes nationalités ?

Notre première approche de la prise de notes se fait à l'école : le maître parle, nous notons ses paroles, nous apprenons peu à peu à tamiser l'essentiel, à mettre de côté les significations, conservant celles qui nous permettront, plus tard, d'interpréter sa pensée, sa vision. Mais, avec le passage des années, malgré les lectures et les études sur ce thème, nous affinons une méthode qui en définitive nous est entièrement personnelle, unique, inimitable. Il suffit d'avoir vu ne serait-ce que quelques expositions montrant des archives d'écrivains (comme par exemple celle qui a été récemment consacrée à Jean Echenoz par le Centre Pompidou) ou bien – avec un peu plus de chance – d'avoir eu la possibilité de feuilleter des carnets chez l'un d'eux ou, encore mieux, de les avoir vus directement à l'œuvre. Chacun a ses manies propres que je qualifierais d'« objectives » (un certain type de carnets, de telle dimension, avec tel papier, puis tel type de stylo, crayon ou stylo-plume), des manies qui à leur tour se reflètent sur les pages, lesquelles sont à carreaux, blanches ou à lignes, et sur les mots, à la calligraphie minuscule, toute serrée, ou plus ample, aérée, des notes souvent incompréhensibles pour le lecteur ou, plus rarement, des textes déjà prêts à être recopiés. Enfin, il y a aussi ceux qui ne prennent pas vraiment de notes et utilisent seulement ce qu'ils ont gardé en mémoire, conscients que s'il ne demeure que « cela », c'est seulement « cela » qui mérite d'être raconté.

Depuis quelques années, cependant, en plus des moyens classiques de prise de notes, il en est apparu un nouveau, sans aucun doute pratique, fonctionnel. Tout le monde ne l'utilise pas, mais, pour ma part, j'en abuse peut-être un peu. Aujourd'hui, nous pouvons facilement ajouter des images aux paroles.



Les terrils de Loos-en-Gohelle. Roberto Ferrucci



Francine Bojard

**Par Roberto Ferrucci**  
Écrivain,  
journaliste et  
traducteur.

Nous avons tous un smartphone constamment à disposition, nous faisons tous des dizaines de photos par jour, certains les postent en temps réel sur les réseaux sociaux, d'autres les prennent sans même s'en rendre compte. Ainsi, pour un reportage comme celui-ci, dans le bassin minier, où je me rends pour la première fois, où le temps mis à ma disposition pour voir, observer, écouter, réfléchir sera compté, les notes visuelles jouent un rôle central. Bien entendu, j'aurai sur moi mon carnet (je les fais faire sur mesure

par un artisan de la province de Trévise) et mon stylo (en ce moment un Bic Caran d'Ache). Du reste, je le savais depuis le

début, quand François Annycke (président de l'association Colères du présent) me l'a proposé, et ce n'est pas un hasard si nous avons décidé d'appeler les ateliers que je devais animer dans cette région, précisément, « Notes visuelles ».

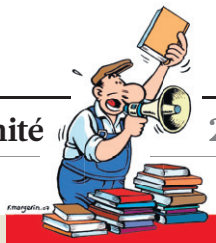
## Photos, vidéos, enregistrements deviennent une espèce de ralenti

Quand je n'ai pas le temps de m'arrêter pour écrire ou décrire ce que je vois ou sens, là où on ne fait que passer, apercevant peut-être des choses par la vitre d'une voiture et qu'on n'a pas le temps d'ouvrir son carnet et de prendre son stylo, les clichés en rafale, une vidéo ou simplement un enregistrement audio sont d'une aide précieuse, surtout si on revient dessus immédiatement, si on les organise le soir même, dès le retour ; photos, vidéos, enregistre-

ments deviennent alors une espèce de ralenti où l'on retrace le parcours de la journée et, à ce moment-là, oui, alors, on peut l'écrire et la décrire.

Mais ces notes visuelles ne portent pas seulement en elles le récit d'un regard, elles racontent, presque comme s'il s'agissait d'un journal intime. Comme par exemple la photo du magnifique arc-en-ciel sur la pelouse verte du parc mémorial canadien : si je regarde les données Exif, elles me disent que je l'ai prise à Givenchy-en-Gohelle, le 13 novembre 2017, à 16 heures, 15 minutes, 31 secondes, qu'elle fait 4 032 pixels sur 3024, sans compter les données de longitude et de latitude, les valeurs d'exposition, de luminosité et bien d'autres. On peut construire une histoire à partir de ça. Les histoires qui me sont arrivées dans la région du bassin minier. ●





**COLERES  
du  
PRESENT**

À l'occasion du Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale, qui se tiendra le 1<sup>er</sup> mai à Arras, dans le Pas-de-Calais, et dont l'Humanité est partenaire, l'association Colères du présent a invité les écrivains Roberto Ferrucci et Patrick Varetz, ainsi que

la photographe Claire Fasulo, à jeter un regard personnel sur le bassin minier, son paysage et ses habitants. Regards croisés et chemins de traverse de trois auteurs qui seront présents, avec des dizaines d'autres, à ce salon. 2/6

LE BASSIN MINIER VU PAR...

# Dans Hénin-Beaumont, le vide concret, tangible

Une promenade en ville avec l'unique espoir d'égratigner mètre après mètre, si possible, le pas lent et lourd de clichés.

**J**e descends à Hénin-Beaumont et, ce faisant, je le dis tout de suite, j'avance farci de clichés. De tout ce qui a été dit et écrit ces dernières années sur cette ville où le Front national atteint des pourcentages bulgares. C'est pourquoi j'avance d'un pas hésitant, avec circonspection. J'ai rendez-vous dans deux heures avec Émeline et Mélanie, deux sœurs d'une vingtaine d'années, de l'association Mines de culture. Quand je dois visiter un endroit ou y rester pour écrire un reportage, je procède d'une façon en apparence peu professionnelle, qu'on pourrait juger naïve, mais qui, pour mon écriture, est la plus efficace : je ne lis pas une ligne, je n'étudie rien. Si je suis en résidence, je vis le lieu, je le respire et l'étudie tant que j'y suis. Si j'ai peu de temps à disposition, comme dans ce cas, je préfère me fier à mes perceptions, mes sensations, je prends des photos, je remplis des pages de mon carnet qui m'aideront par la suite, à froid, à approfondir certains aspects. Je me mets à l'écoute, j'enregistre des conversations, à la dérobée, je ne fais pas d'interviews. Cela n'aurait pas de sens, avant de partir, de me mettre à transcrire des dates et des faits copiés sur Internet. Ainsi, de mon pas lent et lourd de clichés, j'avance dans Hénin-Beaumont avec une seule intention, un unique espoir : les égratigner mètre après mètre, si possible, ces clichés, parce que, en tant que Vénitien, c'est ce que je cherche à faire depuis toujours, au quotidien, avec ma ville. Mais ici à Hénin-Beaumont – et ça aussi je le dis tout de suite –, en deux heures de promenade dans la ville, je n'ai eu que des confirmations. Je parcours toute la rue



**Roberto Ferrucci**  
Écrivain,  
journaliste  
et traducteur

Gruyelle, une des artères commerçantes, la principale je crois, et il y a beaucoup – trop – de magasins fermés et ce n'est pas une question d'horaires ou de vacances. Abandonnés. La raison, je l'ai découverte peu après, en visitant le plus grand Auchan du monde, le centre commercial – d'une façon générale – le plus important d'Europe, qui ne se trouve ni à Paris, ni à Rome, ni à Londres. Ici, à Hénin-Beaumont. Je marcherai toute la matinée et ne rencontrerai que très peu de gens dans la rue et ce vide, le vide des maisons, des magasins, des gens, finit par devenir vraiment concret, tangible. Hénin-Beaumont est-elle une ville à moitié désertée ? De l'époque des mines, outre l'architecture des maisons, il reste une grisaille diffuse, envahissante, bien qu'on soit à quelques jours de Noël. Pourtant, le délabrement de chacune d'entre elles pourrait être porteur d'histoire et d'histoires, comme dans le film *Visages, villages* d'Agnès Varda et JR, où les histoires émanent des maisonnettes abandonnées des mineurs et, à travers les photos gigantesques de JR, se racontent sur les murs rouges d'une rue qui n'a plus désormais qu'une seule habitante qui résiste, qui refuse de s'en aller.

Raconter des histoires dont les protagonistes pourraient être comme le monsieur que j'ai croisé à un moment et que j'ai tenté de photographier, un visage et une pipe qui semblaient sortir tout droit des années cinquante, d'un roman de Simenon ou d'un film de Jean Gabin (et voilà, des clichés). J'arrive devant l'hôtel de ville. Je l'aperçois de loin et le paradoxe (visuel) donne des frissons. L'édifice – avec ses décorations de Noël – ressemble à une bonbonnière, ou un château de fées.



« De l'époque des mines, outre l'architecture des maisons, il reste une grisaille diffuse, envahissante. » Roberto Ferrucci

Devant et à côté, des maisons fatiguées, rapiécées.

C'est jour de marché aujourd'hui, et je ne le savais pas. Je m'y retrouve sans même m'en rendre compte, c'est à cause de mon regard averti, la journée grise, l'habitude des marchés de Provence, de Paris ou de Wazemmes à Lille, le fait est que celui-ci me semble un peu posé là, comme ça, privé d'identité.

## Mélanie et Émeline arrivent avec leur énergie pleine d'espoir

Même les bistrots, les cafés se font rares, à Hénin-Beaumont. Le seul, le Café de la Paix, a sur chacune de ses tables des petits récipients en plastique rouges contenant des fiches remplies de numéros. Quand je choisis une table pour boire un thé et organiser mes notes, regarder les dizaines de photos que j'ai prises, je n'y prête pas at-

tention. Puis j'observe les clients un à un, je vois qu'ils ont tous une de ces fiches à la main et qu'ils scrutent un écran fixé sur un mur qui ne transmet pas la télévision mais affiche une série de numéros. C'est une sorte de Bingo ou je ne sais quoi. Je sais seulement que ajouté à tout le reste, ça crée une tristesse lancinante. J'utilise moi aussi les numéros, je fais la somme de ce que j'ai vu, et pour la première fois de ma vie je crois pouvoir comprendre qui, habitant ici, peut, du fond de son désespoir, voter Front national. Et j'ai un autre frisson.

Par chance (non, les numéros sur l'écran n'y sont pour rien), Mélanie et Émeline arrivent avec leurs sourires et leur énergie pleine d'espoir. Elles m'exposent les différentes étapes de la journée. La première : le plus grand centre commercial d'Europe. ●

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR  
PERRINE CHAMBON





**COLÈRES  
du  
PRÉSENT**

À l'occasion du Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale, qui se tiendra le 1<sup>er</sup> mai à Arras, dans le Pas-de-Calais, et dont l'Humanité est partenaire, l'association Colères du présent a invité les écrivains Roberto Ferrucci et

Patrick Varetz à jeter un regard personnel sur le bassin minier, son paysage et ses habitants. Regards croisés et chemins de traverse de deux auteurs qui seront présents, avec des dizaines d'autres, à ce salon. 3/6

LITTÉRATURE

# Ce «chez-nous» qui, précisément, n'en est pas un

Dans ces lieux dominés par une politique raciste et réactionnaire, on parvient malgré tout à organiser des ateliers d'écriture.

**A**uchan. Nous entrons et je me demande immédiatement : si Hénin-Beaumont a l'air d'une ville quasi fantôme (elle l'est, me confirment Mélanie et Émeline), alors pourquoi y avoir construit le plus grand centre commercial d'Europe ? Parce qu'on y vient depuis les environs, m'expliquent-elles, mais ça ne me suffit pas. Mais je suis écrivain, pas sociologue, alors je regarde autour de moi. C'est un centre commercial énorme. Point. En ce moment précis, je pourrais me trouver n'importe où, même si c'est le plus grand d'Europe, même s'il est desservi par un bus qui reliait autrefois les centres-villes d'Hénin-Beaumont et de Liévin et qui aujourd'hui va d'un centre commercial à un autre.



**Roberto Ferrucci**  
Écrivain,  
journaliste et  
traducteur

## Des mines devenues une attraction touristique

Direction les mines. Qu'est-ce que je peux raconter, moi, au sujet des mines ? Quel regard inédit puis-je porter ? J'en vois deux, la première abandonnée, l'autre transformée en centre multimédia, en musée, une sorte de revanche morale, civique, éthique. Mais je vois surtout qu'elles sont devenues une attraction touristique, les filles m'emmènent déjeuner dans un restaurant dont la salle reproduit l'intérieur d'une mine, avec ses parois noires comme le charbon soutenues par des piliers en bois et, partout, des souvenirs d'époque, des casques avec leur lampe, des pioches, des gourdes, et puis des photos, beaucoup de photos et à l'entrée la reproduction de la salle des pendus, avec les vêtements de travail des mineurs suspendus au plafond.

La première impression est une agréable stupeur, une certaine reconnaissance pour cette reconstitution fidèle, le personnel est gentil et le welsh que je commande délicieux. C'est quand arrive le papier de l'addition, maintenu par un petit morceau de charbon portant le nom du restaurant (et, fétichiste des lieux comme je suis, je le conserverai), que je me rends compte du paradoxe. Je me dis que non, vraiment, elle me paraît inacceptable cette marchandisation d'une époque qui nous pousse encore à faire les comptes, que certes il y avait des possibilités de travail mais à quel prix, dans quelles conditions, une époque qui a sucé cette région jusqu'à la moelle, laissant également, et surtout, des résidus, des déchets, la douleur, la mort. J'en parle avec les filles tandis que nous montons en voiture. Par la vitre je vois les terrils, autre souvenir tangible de l'exploitation minière, seuls reliefs dans ce territoire quasiment plat, et nous convenons que oui, il y a des contrastes, mais qu'encore une fois il ne s'agit peut-être pas de marchandisation mais plutôt – comme le musée, les centres multimédias ou leur association – d'une façon de détourner l'exploitation, une espèce de dédommagement tardif, même s'il n'est pas à la mesure des dégâts subis.

## Des lieux qui ont perdu leur identité au profit de non-lieux

Elles me demandent si je veux visiter la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette. Quand nous entrons dans le mémorial, l'impact visuel et émotionnel est dévastateur. Toutes ces plaques dorées, de grande taille, disposées en cercle, les 580 000 noms des soldats morts dans cette



Une reproduction de la salle des pendus d'une mine dans un restaurant, souvenir d'«une époque qui a sucé cette région jusqu'à la moelle». Roberto Ferrucci

région entre 1914 et 1918, gravés en blanc sans distinction de nationalité ni de grade, sont un coup-de-poing à l'estomac, un vertige continu que je me force à supporter en m'imposant un tour complet, tout en songeant que ces terres n'ont jamais connu la paix : la tragédie d'une guerre sanglante et encore incompréhensible (même si elles ne seront jamais compréhensibles, les guerres), l'époque tout aussi tragique et destructrice des mines, dont les blessures sont encore évidentes, et aujourd'hui, enfin, les tragédies invisibles, celles de la globalisation, de l'appauvrissement de la ville, des lieux qui ont perdu leur identité, leur centralité au profit de non-lieux tous identiques qui nous donnent l'impression d'être chez nous à chaque coin du monde sauf que précisément, ce «chez-nous» n'en est pas un. La somme de tout ça, de ces trois histoires, ne peut donner qu'un seul et, hélas,

inévitables résultats : le Front national. Je pourrais terminer là, dans le désespoir, l'impuissance. Mais je ne le ferai pas, parce que, si l'espoir fait vivre, c'est peut-être qu'il ne meurt jamais. Si dans ces lieux dominés par une politique raciste et réactionnaire, on parvient malgré tout à organiser des ateliers d'écriture (et le bassin minier, c'est à eux que j'ai demandé de le raconter, à ceux qui ont participé à l'atelier, à ceux qui portent en eux les vestiges sentimentaux de ces mines), s'il existe des associations qui luttent contre cette dégradation, comme Colères du présent ou Mines de culture, alors même Hénin-Beaumont et tous ces villages portant le suffixe ou le préfixe «mine» que j'ai traversés pourront se réapproprier, ou plutôt s'approprier, une identité qu'ils n'ont peut-être jamais eue. ●

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR  
PERRINE CHAMBERON